William
Boyd

Tous ces chemins que nous n'avons pas pris

NOUVELLES
SEUIL

TOUS CES CHEMINS QUE NOUS N'AVONS PAS PRIS

WILLIAM BOYD

TOUS CES CHEMINS QUE NOUS N'AVONS PAS PRIS

nouvelles

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI)
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *The Dreams of Bethany Mellmoth*
Éditeur original : Viking/Penguin Random House, Londres
© Original : William Boyd, 2017
ISBN original : 978-0-241-29588-5
Certaines nouvelles de ce recueil ont été publiées
dans *The Guardian*, *Notes from the Underground*, *The Spectator*,
Country Life, dans l'anthologie *Water* publiée par Oxfam
et dans une brochure éditée par The Royal Parks of London.

ISBN 978-2-02-136052-3

Ce titre est également disponible en e-book (978-2-02-136050-9)

© Éditions du Seuil, novembre 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Susan

PREMIÈRE PARTIE

L'homme qui aimait embrasser les femmes

Ludo Abernathy se regarda dans le miroir d'un œil objectif, analytique, et dans l'ensemble, ce qu'il y vit lui plut.

« Beau gosse, va ! » dit-il à haute voix.

Notant froidement que sa chevelure fournie grisonnait bien vite pour ses quarante-sept ans, il se demanda s'il devait prendre des mesures, mais il trouvait pathétiques les hommes qui ont recours à une teinture. Tout le monde le remarque, tant c'est impossible à dissimuler, et même s'il assumait bien volontiers une certaine coquetterie, il refusait que quiconque puisse le constater *de visu*. Non, la maxime à suivre était : vieillissons avec grâce. Et de toute façon, il n'écumait plus le marché de la séduction.

Alors qu'il descendait au rez-de-chaussée de sa grande maison de Kensington, une chanson se mit à lui trotter dans la tête, et notamment une phrase : *You have to hurt, to understand*, « il faut souffrir pour comprendre ». Ça sortait d'où ? Qui chantait ça ? Et cela signifiait quoi, au juste ? Que de questions… Tina Turner ? Oui. Euh, non. Un chanteur country ? James Taylor ? Non, c'était une voix de femme, ça il s'en souvenait. Sans doute entendue dans un magasin ou un café. Curieux, comme ce genre de chanson s'insinue sournoisement

parmi les nuées d'impressions qui fusent en permanence dans le cerveau. Des « vers d'oreille », on appelle ça.

En entrant dans la cuisine, il faillit percuter son épouse, Irmgard. Vêtue de sa tenue de tennis, elle farfouillait dans la bonbonnière qui contenait leurs trousseaux de clés.

« Tu joues contre qui ? demanda-t-il.

– Beate. »

Beate, Beate… Oui, il l'avait embrassée, il s'en souvenait maintenant. Svelte et blonde, comme la plupart des femmes qu'il avait embrassées.

« Est-ce bien raisonnable de jouer au tennis dans ton état, ma chérie ? plaisanta-t-il en tapotant son ventre rebondi (elle était enceinte de bientôt cinq mois, des jumeaux).

– Oh, on échange juste quelques coups.

– On échange des balles. Ou on frappe quelques coups », corrigea-t-il instinctivement.

Irmgard parlait un anglais à la grammaire quasi parfaite, mais elle avait encore un accent autrichien assez prononcé.

« Vous déjeunez ensemble, après ?

– Sans doute, oui, répondit-elle en attrapant la clé de son 4 × 4 avant de déposer un petit baiser sur sa joue. À plus tard !

– *Wiedersehen*. »

En buvant son café, il constata avec irritation que le ver d'oreille était devenu une boucle musicale incessante. *You have to hurt…* Il chantonna quelques phrases de « *Fool on the Hill* » dans l'espoir de chasser l'autre air de son esprit, mais fut distrait par la vue de son assistante, Arabella, qui descendait l'escalier extérieur pour se rendre au bureau en sous-sol. Eh oui, au boulot.

Après le départ d'Arkady Lemko et de son épouse (Ludo supposait que la jeune femme était son épouse, mais avec ce

genre d'homme, il ne fallait jamais présumer de rien), il ôta le petit Lucio Fontana du chevalet et le remporta à la chambre forte, se demandant une fois de plus, alors qu'il réinsérait le tableau dans sa glissière, pourquoi une personne saine de corps et d'esprit irait dépenser des centaines de milliers de livres pour un Lucio Fontana. Pensée déloyale, il en avait bien conscience, car ce peintre ne lui avait apporté que du bon ces dernières années. On pouvait même dire que Ludo lui devait tout son succès de marchand d'art. Avec les quatre Fontana qu'il avait achetés au tout début, juste après avoir épousé Irmgard, il avait touché le gros lot. En à peine six mois, il avait pu rembourser le père d'Irmgard, Heinz (qu'il surnommait Tomato-Ketchup), à la grande surprise de ce dernier, soudain privé de toute emprise sur son gendre. Ludo sourit. Quel bonheur d'avoir pu regarder les dents du cheval donné ! Et pourquoi devrait-il s'en faire si des gens voulaient accrocher du Lucio Fontana chez eux ? C'était leur argent, après tout, leur choix, si atrocement convenu fût-il.

Lemko et sa belle avaient étudié le tableau, bleu cobalt déchiré de quatre zébrures diagonales au rasoir, comme s'ils cherchaient à y trouver un sens.

« C'est un bon cru ? avait demandé Lemko.

– Un très bon cru, avait répondu Ludo. Un 1959, voyez-vous. »

Ajouter la date faisait toujours des merveilles.

Lemko avait hoché la tête d'un air pénétré, comme s'il avait su la date depuis le début, et échangé quelques mots en russe avec sa compagne.

« Je vous en donne sept cent cinquante.

– Sept cent soixante-quinze. C'est un 1959, quand même. »

Il les avait fait passer dans le bureau d'Arabella pour régler les détails bancaires et fiscaux.

Une bonne journée de travail, songea Ludo. Un bénéfice à six chiffres en une demi-heure… Il verrouilla la chambre forte et retourna dans son bureau.

« C'est tout pour aujourd'hui ?

– Non, dit Arabella en consultant l'agenda. Vous avez un… un Riley Spacks à 16 heures.

– Je vais aller me prendre un café », annonça-t-il en songeant, pas pour la première fois, qu'il n'avait encore jamais embrassé Arabella.

Elle était jolie, avec sa moue boudeuse. Cela dit, il ne serait sans doute pas très malin d'aller embrasser les employées. Trop de pression en interne, après.

« Ah oui, et votre fils a appelé.

– Lequel ?

– Xan. »

Son aîné, vingt ans, de son premier mariage.

« Il voudrait passer une nuit ici la semaine prochaine, poursuivit Arabella. Et il demande s'il peut venir accompagné.

– Je vais le rappeler. »

Ludo poussa un soupir. Irmgard n'aimait pas ses enfants, Xan et Rory. Elle ne les aimait pas par principe, lui avait-elle expliqué, puisqu'il s'agissait de la progéniture de ses précédentes épouses. C'était d'un pénible…

Il enfila son manteau et se dirigea vers le Coffee O'Clock, sur Kensington High Street. Il se demanda si Sinead serait là.

Ludo embrassa doucement Sinead, les yeux fermés, et avança une langue hésitante vers ses dents. Quand la langue de Sinead lui répondit, Ludo reconnut le bref spasme dans le bas-ventre et éprouva la satisfaction de sentir son érection se déployer. Sinead lui posa une main sur la nuque et poussa de petits grognements en lui enfonçant sa langue loin dans la

bouche. Tout en lui suçotant la lèvre inférieure, Ludo devina que l'autre main de Sinead se dirigeait vers son entrejambe. Il se recula. Sinead était excitée, il le voyait bien. Elle tendit les bras vers lui.

« Il faut que j'y aille, prétexta-t-il.

– Je termine à 18 heures, dit-elle avec cet accent irlandais qu'il trouvait adorable. Je connais un endroit. J'ai un pote qui a un appart à Fulham.

– Je ne peux pas. »

Il commençait à comprendre qu'il avait commis une erreur. C'était la troisième fois qu'il embrassait Sinead. Il aurait dû s'en tenir à deux, comme à son habitude.

Ils se trouvaient dans le petit débarras à côté des toilettes du Coffee O'Clock. Des sacs en jute pleins de grains de café s'avachissaient sur les étagères, des briques de lait sur palettes filmées s'empilaient contre un mur.

Sinead rajusta ses vêtements, fronça les sourcils, posa son index et son pouce aux commissures de ses lèvres.

« C'est quoi ton petit jeu, Ludo ? »

Excellent ! Jeu / Ludo. En avait-elle même conscience ?

« Je suis marié. Ma femme est enceinte.

– Alors pourquoi tu viens ici m'embrasser ?

– Parce que j'aime t'embrasser.

– Tu aimerais encore plus me baiser.

– Ce serait une trahison.

– N'importe quoi ! ricana-t-elle. Un baiser comme ça, c'est quoi, alors, si c'est pas une trahison ? » demanda-t-elle en mimant avec ses doigts des guillemets autour du mot « trahison ».

C'était une petite femme aux hanches rondes, sans doute trentenaire, avec des yeux noirs très cernés et d'épais cheveux

auburn coupés court. Elle n'était pas mariée – en tout cas, elle ne portait pas d'alliance.

« Tout le monde s'embrasse, rétorqua-t-il. Ce n'est pas une trahison. »

Assis dans son bureau sinistre et silencieux, Ludo méditait, les yeux fixés sur les deux flamboyants Howard Hodgkins accrochés au mur, en attendant qu'arrive le dénommé Riley Spacks. Il pensait à Sinead. Elle avait esquissé une gifle, mais il lui avait retenu la main juste à temps. Trois baisers, grossière erreur. Il ne retournerait pas au Coffee O'Clock avant un bon moment. Et merde.

Arabella frappa à la porte et fit entrer une jeune fille. Au deuxième coup d'œil, Ludo se rendit compte que ce n'était pas une jeune fille, mais une femme très menue qui ne devait pas mesurer beaucoup plus d'un mètre cinquante et ne portait pas de talons. Une femme-enfant, une nymphette. Un troisième coup d'œil lui permit de lui donner une petite trentaine. Elle avait de longs cheveux filasse. Elle lui tendit une main, qu'il serra. Une poignée de main ferme et rapide.

« Riley Spacks », annonça-t-elle.

Il crut déceler un léger accent américain, ou un de ces accents plus américains que britanniques qu'ont certains Européens. Elle était toute petite et toute mince mais avec une belle poitrine, remarqua-t-il par réflexe en lui tirant une chaise et en demandant à Arabella de lui apporter un double express. Elle avait aussi quelque chose d'un peu crasseux, songea-t-il alors qu'il reprenait sa place derrière son bureau, comme si un bon étrillage lui aurait fait du bien. Cette idée l'excita, et il s'imagina aussitôt en train de l'embrasser. Où, comment, quand ?

« Riley…, répéta-t-il en s'obligeant à se reconcentrer sur le monde réel. Je m'attendais à un homme. Toutes mes excuses si j'ai pu avoir l'air interdit.

– Ça, pour avoir l'air interdit, vous aviez l'air interdit.

– Il faut dire que "Riley" n'est pas un prénom de femme.

– N'importe quel prénom peut être féminin, allons ! Je connais bien une femme qui s'appelle James et une autre qui s'appelle Morgan.

– Dont acte. »

Elle avait de grands yeux vifs, toujours en mouvement, dont le regard se posait ici et là pour évaluer les choses. Elle semblait nerveuse, sur des charbons ardents. Une fumeuse, il était prêt à le parier.

« Cigarette ? proposa-t-il en ouvrant un tiroir où il conservait un assortiment de paquets pour ses clients – Gauloises, Marlboro, Seven Stars, Dakota.

– Je ne fume pas. Mais je vous en prie, ne vous gênez pas si vous en avez envie. Je ne suis pas une ayatollah anti-tabac.

– Je ne fume pas non plus. »

Elle pencha la tête de côté et le regarda d'un œil intrigué, comme si elle le voyait réellement pour la première fois.

« Quelle est la…, commença-t-elle avant de s'interrompre. Écoutez, je crois qu'on est partis du mauvais pied. »

Elle avait un petit nez tout fin aux narines parfaitement dessinées et des lèvres pâles, sans rouge à lèvres.

« Que puis-je faire pour vous, madame Spacks ?

– J'ai un Lucian Freud à vendre. »

Assis au Captain Bligh, un petit pub de Pimlico, Ludo attendait Ross Haverley-Grant, qui avait plus d'une demi-heure de retard. Mais il n'en avait cure, car il profitait de l'ambiance, paisible inertie, douce mélancolie. C'était un pub

londonien typique : moquette à larges motifs, murs à caissons grenat tapissés de papier peint à reliefs où étaient suspendues des gravures du *Bounty* et d'autres navires similaires. Deux vieillards sirotaient leur demi de bière dans un box, de petits haut-parleurs diffusaient une musique d'ascenseur à peine audible et, reléguées aux quatre coins de la salle, des machines à sous silencieuses et massives jetaient des éclairs que Ludo jugea comminatoires : essayez-moi, essayez-moi. C'était le milieu de l'après-midi. Le barman, en chemise blanc-gris, était absorbé par la tâche d'arracher ou de grignoter des petites peaux autour de ses ongles. Ludo se rappela que Ross aimait les pubs – plus ils étaient sinistres, mieux c'était. Il lui avait proposé de déjeuner à son club mais, Ross étant *persona non grata* dans la plupart des clubs londoniens, ils avaient opté pour un pub.

Ludo buvait son eau gazeuse à petites gorgées. Irmgard avait rendez-vous chez son gynécologue pour une échographie. Elle lui avait demandé s'il voulait connaître le sexe des jumeaux, il lui avait répondu que cela lui était égal. De manière atypique, elle avait fondu en larmes. Pourquoi donc ? Les hormones ? Ou bien avait-il fait preuve de cruauté involontaire ? Ce serait peut-être une bonne idée de savoir, une bonne chose d'avoir deux filles pour équilibrer avec les deux garçons. Il songea à sa vie et à sa descendance : trois décennies, trois mariages, trois paternités avec trois femmes différentes. S'il continuait sur cette voie et réussissait à atteindre, disons, les quatre-vingts ans, il pourrait se retrouver père de huit enfants, à supposer qu'il n'y ait pas d'autres jumeaux… C'est pour cette raison qu'il s'était mis à embrasser. L'adultère lui avait toujours paru excitant, plus qu'excitant même (il avait parfois le sentiment que la vie ne valait guère la peine d'être vécue quand il n'avait pas de liaison), mais également douloureux et coûteux.

Edith, la mère de Xan, ne lui adressait plus la parole depuis leur divorce. Le mariage de Ludo avec Jessica, la meilleure amie d'Edith, n'avait duré que le temps de produire Rory. Et entre-temps il avait rencontré Irmgard et décidé de mettre un terme à ses activités de coureur de jupons. Maintenant, il se contentait d'embrasser les femmes et refusait toute liaison. La vie était certes moins excitante, mais un ennui mesuré n'a pas que des inconvénients.

Ross Haverley-Grant passa la tête par la porte, repéra Ludo et entra. Tous deux du même âge, ils s'étaient rencontrés chez Mulholland-Melhuish quand ils y travaillaient comme commissaires-priseurs stagiaires. Ross était une vieille connaissance plutôt qu'un ami, estima Ludo avant de se rendre compte avec un petit pincement au cœur que tous les hommes dans sa vie n'étaient que de vieilles connaissances, rien d'autre.

Ross était très chauve, avec une barbe rousse miteuse. Il portait un costume en tweed vert-ocre à carreaux orange et une chemise bleue sans cravate. Ludo tâta le matériau du revers entre le pouce et l'index.

« Oh, ce côté gentleman-farmer, Ross…

– Ne fais pas ton snob. Va plutôt me chercher un grand gin-tonic, tiens. »

Ludo s'exécuta et revint s'asseoir. Il sortit la photo du Lucian Freud de sa poche et la passa à Ross.

« Trente par trente, annonça-t-il.

– Fin des années 40 ?

– 1950, apparemment.

– Il est "bon" ?

– Je le vois demain. Je saurai au premier coup d'œil.

– Magnifique, dit Ross avant de boire une gorgée. Absolument magnifique.

– Tu as des candidats ?

– Une demi-douzaine au bas mot. »

Ludo s'autorisa à se détendre et à éprouver un certain plaisir.

« Alors, qu'en dis-tu ?

– Deux millions, peut-être deux et demi, estima Ross avec un large sourire sous sa barbe rousse. Je prendrai dix pour cent.

– Cinq.

– Rêve toujours !

– J'ai été ravi de te voir, comme toujours, Ross, dit Ludo en se levant. Prends soin de toi. Passe-moi un coup de fil un de ces quatre.

– D'accord, d'accord, espèce d'enfoiré, lâcha Ross avec un sourire en le retenant par la manche. Tu l'as déniché où ? Tu as vraiment une chance de cocu…

– Moins tu en sauras, mieux ce sera pour ta sécurité. »

Le taxi fit route vers le nord et arriva bientôt à Hampstead. Ludo trouva Riley Spacks un peu tendue. Avec son trench-coat gris boutonné jusqu'au cou et ses longs cheveux relevés en chignon sous un large béret noir, elle ressemblait à une vedette du cinéma français. Ils parlèrent sagement de tout et de rien, météo, circulation londonienne, astuces contre le *jetlag*… Riley lui expliqua qu'elle arrivait de Bali, puis elle se tourna vers lui et le regarda droit dans les yeux.

« J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, que le marché de l'art est encore plus corrompu que la Mafia. »

Ludo absorba cette sortie et repensa à ses propres magouilles au fil des années, ainsi qu'aux fraudes et aux arnaques massives dont il avait été le témoin ou dont il avait eu vent.

« C'est sans doute encore en dessous de la vérité », commenta-t-il.

Elle partit d'un rire bas et rauque, sincèrement amusée. Ludo sut alors qu'il devait l'embrasser.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2017. N° 136049 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE